

LE PARTICIPE PASSE

Parmi les différentes formes participiales du persan, seul le participe passé présente un intérêt dans une perspective diachronique. Le participe présent en *-ān*, les dérivés en *-a*, *-anda* et *-anī* n'ont pas connu d'évolution majeure⁴³⁸ ; ces formes ont en outre des emplois plus nominaux que verbaux et, par conséquent, elles n'entrent pas dans le cadre de notre étude.

Dans ses emplois verbaux, le participe passé est la plupart du temps accompagné de l'auxiliaire *būdan*, « être », pour former un parfait ou un plus-que-parfait, ou des auxiliaires du passif *āmadan*, « venir », *šudan*, « aller », « devenir » et *gaštan*, « se tourner ». La diathèse ayant déjà été abordée (chapitre 6), nous étudierons ici la morphologie du participe passé dans ces périphrases et réserverons l'emploi de ces temps pour le chapitre 11.

8.1. Du moyen perse au persan

En moyen perse, les temps composés sont construits avec une forme de type *kard*⁴³⁹, qui est l'ancien participe passé du vieux perse (mp. *bast* < vp. *basta*)⁴⁴⁰. Le moyen perse possède également une forme de participe passé en *-ag*⁴⁴¹, mais dans des emplois adjectivaux⁴⁴².

En persan, on rencontre des formes du type *kard-ast* et d'autres du type *karda ast*. Au vu de la situation moyen-perse, les premières ne sont donc pas à interpréter comme une perte de la voyelle finale *-a* du participe passé afin d'éviter le hiatus avec la voyelle initiale de l'auxiliaire « être ». Même si l'étape du moyen perse nous avait manqué, nous en aurions eu la confirmation dans les occurrences du type *krd bwd* en judéo-persan, dont nous reparlerons. Nous pouvons d'ailleurs constater que les occurrences du type *kard-ast* ne sont pas des formes moyen-perses qui se seraient maintenues : il n'y a pas de formes

⁴³⁸ Lazard 1963, pp. 351-354, § 504-510.

⁴³⁹ Skjærvø 2009b, p. 218.

⁴⁴⁰ Skjærvø 2009a, p. 94.

⁴⁴¹ Skjærvø 2009b, p. 245.

⁴⁴² Durkin-Meisterernst 2010, p. 140, § 506.

composées avec *ast*⁴⁴³ dans cet état de la langue. C'est donc bien le participe lui-même qui s'est conservé dans les débuts du persan.

8.2. Les deux formes *kard* et *karda*

Deux formes de participe passé apparaissent en concurrence : une forme courte du type *kard*, et une forme suffixée du type *karda*.

8.2.1. Prononciation et écriture

8.2.1.1. *kard*

Dans nos textes en écriture arabe, avec le participe passé *kard*, l'auxiliaire *ast*, « il est », n'est jamais noté avec un *alef*. C'est d'ailleurs pourquoi nous transcrivons les formes avec un tiret⁴⁴⁴ : le participe et l'auxiliaire forment une unité dans la graphie. Il existe néanmoins des graphies *krd 'st* dans certaines occurrences relevées par Lazard⁴⁴⁵. L'auteur souligne que ces exemples renforcent l'idée que ces formes n'étaient pas comprises comme la résolution d'un hiatus mais bien comme un participe *kard* auquel s'ajoute l'auxiliaire *ast*. Cependant, que ce participe puisse éviter le hiatus a pu faire qu'il se maintienne à la troisième personne du singulier du parfait alors qu'il disparaissait aux autres temps, excepté en judéo-persan. En revanche, cela n'explique pas sa disparition aux autres personnes du parfait qui, elles aussi, présentent une situation de hiatus.

8.2.1.2. *karda*

Le suffixe moyen-perse *-ag* a évolué en *-a* en persan⁴⁴⁶. Dans nos plus anciens textes, le timbre de la voyelle est attesté par certaines vocalisations comme خورده , *xwrd^h*, « avalé » (HM 184, 14 et 185, 7), où le *hâ* est vocalisé avec un *fathe*⁴⁴⁷. Nous n'avons malheureusement aucune notation dans nos ouvrages plus récents. Il est cependant permis

⁴⁴³ Au prétérit, "parfait" pour Henning (1933, pp. 243-244), la troisième personne du singulier est *šud*, tandis qu'aux autres personnes on trouve l'auxiliaire « être » (*šud hēm*, *šud hē*, etc.). Cf. Skjærvø 2009b, p. 218 et p. 219, tableau 4.16.

⁴⁴⁴ Voir l'explication dans les transcriptions, p. 18.

⁴⁴⁵ Lazard 1963, p. 340, § 480.

⁴⁴⁶ Pisowicz 1985, pp. 140-141 ; Estaji et Bubenik 2007, p. 49 ; Gindin 2007, III, Phonology, § 1.6.

⁴⁴⁷ Sur la prononciation de ce *hâ* final, voir Pisowicz 1985, pp. 67-68 et p. 73. La finale du participe est encore ainsi prononcée dans le persan d'Afghanistan (pour le kâboli, Farhâdi 1955, p. 83, § 147) et en tadjik (Lazard 1956, p. 147 ; Rzehak 1999, p. 59 ; Perry 2005, p. 267).

de penser que ce /a/ est devenu /e/ après le XIII^e siècle dans certains dialectes, comme c'est le cas pour les autres /a/ finaux⁴⁴⁸.

Dans les textes judéo-persans, le *hei* ou le *alef* qui termine les formes de participe passé note également un /a/ final⁴⁴⁹. Ces lettres s'accompagnent parfois de notations vocaliques, le plus souvent un *pataḥ* :

– avec *hei* : phrz'nst^{ah}, « averti » (TE₁ 9, 40) ; š'hyst^{ah}, « été convenable »⁴⁵⁰ (TE₁ 16, 13) ; gndyst^{ah}, « pourri » (TE₁ 16, 36 ; 17, 17).

– avec *alef* : čyd^{a'}, « taillé » (TE₁ 17, 29) ; 'mykt^{a'}, « mélangé » (TE₁ 144, 22) ; dyd^{a'}, « vu » (TE₂ 171, 30) ; gyrd kwnhst^{a'}, « rassemblé » (TE₂ 215, 27). Dans cette dernière occurrence, le scribe a vocalisé par un *qamaṣ* : dans TE₂, il arrive que les copistes emploient un *qamaṣ* pour noter aussi un /a/ bref⁴⁵¹.

On peut s'interroger sur la raison de ces deux graphies. Sont-elles aléatoires, parce qu'elles sont équivalentes aux yeux du copiste, ou bien renvoient-elles chacune à des emplois spécifiques ? Nous constatons que les deux peuvent apparaître dans la même phrase, parfois avec le même verbe : gwpt' 'mdh hst, « il a été dit » (TE₁ 4, 3-4) ; nybyšt^h bwd [...] w-nybyšt' bwd, « il avait écrit [...] et avait écrit » (TE₁ 5, 20) ; w-bst^{' by'h y' 'b'z d'sth by'h}, « et ^{sois} enfermé ou ^{sois} retenu » (TE₁ 10, 16). Le contexte et le type de verbes ne semblent pas significatifs. Ces exemples montrent aussi qu'on trouve ces deux graphies indifféremment avec l'auxiliaire « être » et avec l'auxiliaire *āmadan* du passif. On ne peut pas non plus dire que ce choix est dû à la place dont disposait le scribe car le *alef* et le *hei* sont deux lettres à la taille sensiblement identique : א et ה. En outre, seule la forme gwpt' (TE₁ 4, 3) est en fin de ligne.

La cause en serait-elle dialectale ? Voici les proportions de l'une et l'autre forme dans nos textes judéo-persans :

	JP1	JP2	JP3	JP4	JP5	TE ₁ (1 ^{re} main)	TE ₁ (2 nd main)	TE ₂ (1 ^{re} main)	TE ₂ (2 nd main)
krd'	1	2	14	5	0	18	56	14	18
krdh	0	0	5	0	0	54	15	0	0

8.1. Graphies du participe passé en -a en judéo-persan

⁴⁴⁸ Pisowicz 1985, pp. 67-68, p. 74 et p. 87.

⁴⁴⁹ Gindin 2007, III, Orthography, § 3.1.1.1.

⁴⁵⁰ Selon Gindin (2007, II, p. 40, note 82), le mot aurait été ajouté plus tard mais la place aurait manqué. Ceci explique pourquoi la fin du mot est écrite en haut de la ligne.

⁴⁵¹ *Ibid.*, III, Orthography, § 3.1.1.

Au vu de cette répartition, nous rejoignons la conclusion que Gindin formule au sujet de l'ensemble de TE⁴⁵² : le *hei* se trouve essentiellement, même exclusivement dans nos extraits, dans le premier dialecte. On ne peut néanmoins pas en déduire que la différence est dialectale. JP3 présente sensiblement la même langue que TE₂ et s'y trouvent pourtant des graphies avec *hei*. De plus, dans TE₁, c'est le premier scribe qui emploie majoritairement cette graphie (18 *alef* pour 54 *hei*) tandis que le second a davantage recours à *alef* (56/15). Cette hésitation entre *hei* et *alef* serait donc moins à mettre sur le compte de règles précises que sur une simple préférence des scribes.

8.2.2. Coexistence et évolution

Seul le participe passé en *-a* a été conservé en persan contemporain. Mais à quel moment l'autre forme, du type *kard*, a-t-elle disparu de la prose ? Lorsque les deux formes apparaissent dans un même texte, nous nous demanderons s'il existe ou non une différence entre elles.

L'ancien participe passé du type *kard* apparaît surtout à la troisième personne du singulier du parfait (*kard-ast* à côté de *karda ast*). Il a disparu aux autres personnes et aux autres temps dans les textes en écriture arabe. En revanche, il s'est maintenu avec le passé *būd-* et avec la forme *bāš-* de l'auxiliaire « être » dans les textes judéo-persans, quel qu'en soit le dialecte.

Nous n'avons pas trouvé ce participe passé avec un auxiliaire du passif, même avec une voyelle initiale occasionnant un hiatus comme *āmadan*.

8.2.2.1. *kard* et *karda* avec l'auxiliaire *ast*

Répartition des deux formes :

	HM	JP	TE	TS	TJG	TH	PR	RA	SX	TT
<i>kard-ast</i>	23	9 (+1) ⁴⁵³	6 / 6	13	22	1	0	0	0	0
<i>karda ast</i>	19	15	20 / 6	3	56	12	30	5	30	0

8.2. Participes passés dans les formes de parfait

L'ancien participe passé du type *kard* s'est maintenu à la troisième personne du singulier du parfait jusqu'au XIII^e siècle (TJG). Il est majoritaire dans nos plus anciens

⁴⁵² Gindin 2007, III, Orthographe, § 3.1.1.1.

⁴⁵³ Une occurrence prête à discussion : *bwdwm hyst*, « j'ai été » (JP2, 11). Le participe est très certainement ici à comprendre comme *bwd*, sans qu'il faille rétablir une quelconque élision ou contraction.

textes en écriture arabe (HM et TS), mais ce n'est pas le cas dans les ouvrages judéo-persans, même dans le dialecte du nord (TE₁)⁴⁵⁴.

Si l'on observe plus attentivement le dernier texte où cette forme est largement attestée, TJG, on constate que toutes les occurrences se trouvent dans le premier passage, ce qui change alors la proportion des deux formes : 22 en *kard* et 17 en *karda*. En outre, il n'y a que quelques formes du type *kard* dans la seconde partie analysée, hors calculs.

Cependant, la situation à partir de RA est difficile à apprécier. Certes, l'ancien participe passé a entièrement disparu de la prose, mais les faibles chiffres de *karda ast* dans RA, SX (par rapport à l'ensemble) et dans TT s'expliquent aussi parce que la majorité des occurrences de parfait à la troisième personne du singulier sont exprimées par le participe passé seul. Dans TT, nous n'avons même relevé que 3 formes, toutes hors du passage pris en compte pour le calcul : *nivišta ast*, « il a écrit » (TT 207a, 7) ; *āmada ast*, « il est venu » (TT 215b, 7) ; *dāšta ast*, « il a eu » (TT 221b, 5-6).

Nous avons précisé que cette disparition était avérée pour la prose. Mais la forme est encore connue quand l'auteur en a besoin, dans un vers, par exemple *būd-ast*, « il a été » (SX 21a), ou dans un chronogramme : *būd-ast [...] šud ast*, « il a été [...] il est devenu » (TT 182b, marge, 2 et 7). La seconde occurrence de TT est même notée avec un *alef* pour sa valeur numérique, nécessaire à l'auteur.

8.2.2.2. *kard* et *karda* avec d'autres formes de l'auxiliaire « être », *būd-* et *bāš-*

Rappelons tout d'abord que, comme le participe du type *kard* apparaît dans les textes judéo-persans avec des formes de l'auxiliaire « être » débutant par une consonne *būd-* et *bāš-*, cette forme *kard* n'est pas liée à une résolution de hiatus. Cela confirme que les occurrences du type *kard-ast* ne peuvent être comprises comme une élision (ou une contraction) devant la voyelle initiale de l'auxiliaire *ast*.

Au vu de la répartition des formes de plus-que-parfait dans les textes judéo-persans (tableau ci-dessous), nous constatons que, de même qu'avec la forme *ast* de l'auxiliaire « être », les textes JP privilégient les formes avec participe passé en *-a*, qu'elles soient notées avec *hei* ou avec *alef*, tandis que les formes *krd bwd* sont majoritaires dans TE, notamment dans TE₂. A ces dernières, il convient certainement d'ajouter les occurrences où la désinence est attachée au participe et non à l'auxiliaire : on peut raisonnablement penser que cette désinence s'accroche à un participe à consonne finale et qu'il est peu

⁴⁵⁴ Nous ne comprenons donc pas bien la remarque de Gindin (2007, III, Morphology, § 7.4.2) qui fait du participe passé en *-a* la forme minoritaire (« in rare cases »).

probable que ce soient des cas d'élision (ou de contraction) de la voyelle finale *-a* devant la voyelle initiale de la désinence. Dans la partie comptabilisée de TE₂, il y aurait donc 20 participes anciens pour seulement 8 récents.

	JP	TE ₁	TE ₂
krd bwd	2	13	14
krd-dés. bwd ⁴⁵⁵	1	3	6
krdh/krd' bwd	5	11	8

8.3. Participes passés dans les formes de plus-que-parfait

Dans TE₁, sous la seconde main, on trouve aussi quelques formes avec *bāš-* : *wyhyrd by b'šnd*, « ils seront troublés » (TE₁ 142, 17) ; *byhyrd by b'šnd*, « ils seront troublés » (TE₁ 142, 19) ; *gšt by b'šd*, « il changera » (TE₁ 145, 5). Pour les 2 premiers, nous pourrions considérer *wyhyrd/byhyrd* comme des adjectifs, selon ce que suggère l'entrée de Gindin dans son glossaire⁴⁵⁶, mais on peut aussi y voir la continuation du verbe moyen-perse *wihīr-*, « changer »⁴⁵⁷, dans une forme passive construite avec l'auxiliaire « être »⁴⁵⁸. Qu'on rencontre ce type de formes prouve qu'il ne s'agit pas uniquement de formes figées héritées du moyen perse : il n'y existe pas de radical *bāš-* auquel on pourrait ajouter une désinence personnelle, *bāš* est exclusivement l'impératif irrégulier de *būdan*⁴⁵⁹. Le participe passé en *kard* survivait donc bien dans les premiers temps du persan.

8.2.2.3. Deux formes pour deux valeurs ?

Dans les textes où les deux formes apparaissent, il est légitime de se demander si elles correspondent à des valeurs différentes du participe passé. Pour y répondre, nous observerons les rôles éventuels de la diathèse et des divers lexèmes verbaux (avec le rôle que peut jouer leur phonologie).

⁴⁵⁵ Il s'agit de formes du type *gwptwm bwd* dont nous avons déjà parlé à propos de la place de la désinence personnelle. Cf. *supra*, § 5.2.

⁴⁵⁶ Gindin 2007, III, Glossary. Mais Gindin les analyse bien comme des participes dans son commentaire (Gindin 2007, III, Morphology, § 7.3.1). Que le verbe n'existe pas à d'autres formes peut évidemment laisser penser que l'ancien participe passé du moyen perse s'est figé et qu'il a de ce fait été employé comme adjectif en judéo-persan.

⁴⁵⁷ MacKenzie 1970 ; Boyce 1977 (parthe manichéen).

⁴⁵⁸ Pour ces 3 occurrences, aucune désinence ne s'attache au participe. Nous avons vu pourquoi il était impossible de trouver une telle structure (voir *supra*, note 274).

⁴⁵⁹ Cf. MacKenzie 1970, p. 17 ; Boyce 1977, p. 28 ; Durkin-Meisterernst 2004, III, pp. 112-115. Voir *infra*, § 15.1.

La diathèse est-elle différente entre *kard* et *karda* ? Pour TE, en s'appuyant sur quelques exemples, Gindin⁴⁶⁰ avance que les formes *krd* ont un sens passif, comme en moyen perse. Cependant, force est de remarquer que d'autres occurrences de cet ancien participe sont à comprendre comme des actifs, et non comme des passifs, par exemple *g' b'ng šnyd hst*, « il a entendu trois bruits » (TE₁ 8, 12), ou *kwd p' pyš gwpt bwd...*, « il avait lui-même dit précédemment... » (TE₁ 11, 22). Ces dernières ne diffèrent pas des participes en *-a*, tels que *'gr 'nyz twbh krdh hst*, « même s'il s'est repenti » (TE₁ 10, 5). Pour les formations de passifs, de même, on trouve indifféremment les deux participes de l'auxiliaire : par exemple, « il a été mentionné » apparaît tantôt avec l'un (*yād karda āmad-ast* (HM 102, 8)), tantôt avec l'autre (*yād karda āmada ast* (HM 16, 12))⁴⁶¹.

Comme nous venons de le voir avec le dernier exemple, un même verbe peut apparaître avec l'une ou l'autre forme. Les exemples sont nombreux et ce, dans tous les textes qui présentent les deux participes. Ainsi, avec *kardan*, « faire », dans TS, nous trouvons *kard-ast* (TS 2, 1) et *karda ast* (TS 11, 2) ; dans TJG, *mē kard-ast* (TJG 18, 16) et *mē karda ast* (TJG 240, 10). Ces occurrences de TJG nous indiquent également qu'il ne semble pas y avoir de distinction de valeurs : toutes deux combinent le morphème *mē-* et la périphrase composée du participe et de l'auxiliaire « être ».

Pour ce qui est de la valeur, les contextes d'emploi des deux participes ont l'air identique : il paraît difficile de déceler la moindre nuance entre les exemples (1) et (2). Sans parler ici d'éventuels sens de résultatif, de parfait, voire de médiatif⁴⁶², nous constatons que les structures et les sens de (1) et de (2) sont voisins.

(1) a. *īzad [...] īn si gūna ajsām rā az čahār anāsir āfarīd-ast*

« Dieu [...] a créé ces trois sortes de corps à partir des quatre éléments » (HM 14, 13)

b. *ki ilqā mē kard-ast tā...*

« car il a suggéré que... » (TJG 30, 22)

⁴⁶⁰ Gindin 2007, III, Morphology, § 7.3.1. Nous pourrions alors penser que l'ancien participe passé de type *kard* aurait conservé sa valeur primitive de participe passé passif (Drinka 2009, pp. 153-155). Mais le participe passé a parfois des emplois d'actif, par exemple en avestique récent (Skjærvø 2009a, p. 143).

⁴⁶¹ Nous remarquerons d'ailleurs qu'il en va de même pour l'auxiliaire *šudan* : par exemple *gušāda šud-ast*, « il a été ouvert » (HM 103, 5), et *bar amēxta šuda ast*, « il a été mélangé » (HM 58, 2). Cela confirmerait notre hypothèse (§ 6.3.2) selon laquelle dans les premiers textes, le rapport entre les deux auxiliaires *āmadan* et *šudan* n'est pas d'ordre chronologique puisque les deux peuvent se combiner aussi bien avec la forme ancienne de participe qu'avec la forme récente.

⁴⁶² Voir Bybee *et alii* 1994, pp. 61-69 et pp. 95-98. Nous reviendrons sur ces distinctions dans le chapitre 11 consacré au parfait.

(2) a. *valakin andāmē āfarīda ast īzad*

« mais Dieu a créé un organe » (HM 27, 5)

b. *istilāhāt-i falāsifa darj mē kardā ast*

« il a inséré des expressions de philosophes » (TJG 240, 10)

Si les deux formes ne correspondent en fait qu'à une valeur, en d'autres termes, si l'on a deux signifiants pour un signifié, les deux participes sont alors seulement des allomorphes. L'un est la forme ancienne du participe héritée du moyen perse, l'autre une forme plus récente, qui sans être absente du moyen perse, s'est surtout développée en persan, en remplaçant progressivement la première. Lorsque les deux formes coexistent dans des textes, c'est tout simplement parce que l'évolution n'est pas entièrement réalisée et que l'usage n'est pas encore normalisé. L'auteur, ou le scribe, a alors le choix entre les deux variantes.

Il reste néanmoins étonnant que l'ancien participe soit déjà en voie de disparition dans les textes judéo-persans, excepté dans TE₂, alors que l'ancienne forme demeure majoritaire dans HM et TS, et s'est maintenue (même si elle devient minoritaire) jusqu'à l'époque de TJG. En effet, on sait que le judéo-persan du sud-ouest est habituellement plus proche du moyen perse que ne le sont les autres dialectes. En outre, le fait que TE₂ ait davantage conservé l'ancienne forme que les textes JP ne l'ont fait pourrait-il nous permettre d'établir une chronologie relative des textes judéo-persans ? L'affirmer serait négliger deux aspects : les variétés dialectales que présente le judéo-persan d'une part, et surtout le peu d'occurrences de ces formes de participe dans chacun de ces textes JP (2 dans JP1, 4 dans JP2, aucun dans JP5) d'autre part. Seuls JP3 et JP4 ont un nombre suffisant d'occurrences : 19 participes en *-a* dans JP3, aucun sans voyelle finale ; 5 en *-a* dans JP4 pour 10 du type *kard*. Si ces deux textes émanent bien de la même région, JP4 pourrait alors être plus ancien que JP3. Mais un seul critère ne permet pas de tirer de conclusion, notre hypothèse demanderait à être confirmée à l'aide d'autres traits de langue.

8.3. Place de certains morphèmes

Quand le participe passé (type *kard* ou *karda*) est accompagné de l'auxiliaire « être »⁴⁶³, il convient d'analyser la place de certains morphèmes. Pour les suffixes verbaux, nous avons déjà remarqué que la désinence personnelle pouvait s'attacher au participe du type *kard*. Les autres suffixes ou enclitiques, *-ē* par exemple, s'accrochent toujours à l'auxiliaire. Pour les préfixes verbaux en revanche, la situation est plus contrastée.

8.3.1. Place de la négation

Dans la grande majorité des occurrences, la négation est attachée au participe passé⁴⁶⁴. Sur les 159 formes négatives de notre corpus, seules 4 ont une négation préfixée à l'auxiliaire : *br gšth by n' bwdy*, « il ne se serait pas tourné » (TE₁ 14, 26-27) ; *br gšth by n' b'šy*, « tu ne t'es pas retourné » (TE₁ 14, 31) ; *pōšīda nēst*, « il n'a pas été caché » (TS 98, 3 ; PR 50, 17). Encore les deux derniers sont-ils très contestables : plus qu'un participe passé accompagné d'un auxiliaire, il est fort probable qu'il s'agisse en réalité d'un participe passé employé comme adjectif dans une fonction d'attribut, « il n'est pas caché ». Même si cette place de la négation n'est que très faiblement représentée dans notre corpus, elle est néanmoins attestée dans d'autres textes des X^e-XI^e siècles⁴⁶⁵.

8.3.2. Place des morphèmes *bi-* et *(ha)mē*

De tous nos textes, seul TE₁ présente des occurrences où *bi-* accompagne l'auxiliaire et non le participe, par exemple *gšt by b'šd*, « il aura changé » (TE₁ 145, 5). Elles y sont même largement majoritaires : 10 avec l'auxiliaire pour seulement 1 avec le participe. Cette unique occurrence où *bi-* accompagne le participe (TE₁ 138, 26) est aussi la seule qui a pour auxiliaire *hst*, et non *b'š-* ou *bwd(-)* comme les autres. On peut donc croire que l'auteur de TE₁ avait plutôt l'habitude de préfixer *bi-* à l'auxiliaire, sauf lorsque cela risquait d'entraîner un accident phonétique. Cette structure ne se retrouve pas dans d'autres textes du nord. Il y a donc tout lieu de penser qu'elle est propre au nord-ouest du domaine.

⁴⁶³ Nous ne reviendrons pas ici sur la place des morphèmes dans les passifs périphrastiques. Cf. *supra*, § 6.3.3.2.

⁴⁶⁴ Dans TE, c'est même le cas pour beaucoup de passifs périphrastiques. Cf. Gindin 2006, p. 455.

⁴⁶⁵ Voir les exemples relevés par Lazard (1963, pp. 342-343, § 486).

En revanche, pour toutes les occurrences de notre corpus avec *(ha)mē*, ce morphème précède le participe. Les exemples relevés par Lazard⁴⁶⁶ dans les textes des X^e-XI^e siècles présentent tous, eux aussi, *(ha)mē* et *bi-* avant le participe.

8.4. Formes du judéo-persan en -gy

On trouve dans certains textes judéo-persans des formes en -gy, du type *krdgy*. Dans notre corpus, seul TE₁ en présente quelques occurrences : 4 dans les passages que nous avons analysés, 33 dans tout TE₁⁴⁶⁷. Elles apparaissent aussi dans le *Tafsīr de la Genèse*, autre texte judéo-persan émanant du nord-ouest et, encore de nos jours, en tadjik et en kâboli⁴⁶⁸. Après avoir étudié leur prononciation et leur possible formation, nous analyserons leurs emplois.

8.4.1. Prononciation

Dans TE₁, certaines de ces formes en -gy sont vocalisées. Ainsi *kwrđg^éy*, « il a mangé » (TE₁ 15, 31), et *bwd^gey*, « il a été » (TE₁ 16, 14). Dans le reste de TE₁, la finale -y est vocalisée à deux autres reprises en /ē/ (TE₁ 34, 9 et 105, 5), et une fois en /ǃ/ (TE₁ 30, 8). Ces formes étaient donc prononcées -gē⁴⁶⁹. Cela pose toutefois le problème de la prononciation actuelle du tadjik en -gī, alors que l'on sait que les /ē/ du persan archaïque s'y sont maintenus.

Un *shewa* indique par ailleurs la présence d'une voyelle brève entre le /d/ final du radical et le /g/ du morphème dans 3 occurrences (TE₁ 16, 14 déjà cité ; TE₁ 30, 8 et TE₁ 34, 9). Si, comme nous allons le voir, ces formes sont construites sur le participe passé en -a, il serait effectivement difficile de voir ici un *shewa* ayant la même valeur d'absence de voyelle que le *sokun* de l'écriture arabe. Cependant, cela ne nous renseigne pas sur le timbre de cette voyelle brève. Il est probable qu'il se soit agi d'un /ǃ/, étant donné que c'est le plus souvent cette voyelle que note le *shewa* dans TE⁴⁷⁰. Ce type de formes serait donc à prononcer *kardagē*.

⁴⁶⁶ Lazard 1963, pp. 295-296 § 389-390 pour *(ha)mē* et pp. 319-320 § 436-437 pour *bi-*.

⁴⁶⁷ Shaked 1986, p. 395 repris dans Gindin 2006, p. 456, note 19 et 2007, III, Morphology, § 7.1.2.4.

⁴⁶⁸ Pour le tadjik, voir Lazard 1956, pp. 169-175 ; Rzehak 1999, pp. 76-78 ; Perry 2005, pp. 271-278 ; pour le kâboli, Farhādi 1955, p. 104, § 156.

⁴⁶⁹ Le *ḥaṭaf segol* ne représente pas toujours une voyelle brève. Cf. Gindin 2007, III, Phonology, § 1.1.

⁴⁷⁰ Gindin 2007, III, Orthography, § 3.3.

8.4.2. Formation

A notre connaissance, deux hypothèses expliqueraient la formation de ce morphème : celle de Shaked et celle de Windfuhr⁴⁷¹. L'un et l'autre y voient une forme construite sur le participe passé en *-a* avec un /g/ épenthétique, hérité de la forme du participe moyen-perse en *-ag*. Le /g/ n'aurait aucune origine si cette forme était construite sur le participe passé ancien du type *kard*. Le fait qu'il faille y voir le participe passé *karda* sous son ancienne forme *kardag* avec un suffixe confirme donc notre lecture du *shewa* en /ǎ/.

Leur explication, en revanche, diffère sur l'origine de la voyelle finale :

– Shaked la rapproche du suffixe d'irréel *-ē* en faisant de la forme *kardagē* un synonyme de *kardē*⁴⁷². Comme elle est construite sur un participe, nous pourrions peut-être nuancer en la comparant davantage aux formes de parfait avec ce suffixe, c'est-à-dire aux formes du type *kard-astē*⁴⁷³.

– Windfuhr, lui, interprète le *-ī* du tadjik comme le suffixe d'adjectivation identique à celui qu'on trouve par exemple dans *xānagī*, « de maison », « domestique », construit sur *xāna*, « maison »⁴⁷⁴. Selon nous, cette interprétation se heurte à un problème d'ordre phonologique : si ce suffixe est celui d'adjectivation, comment se fait-il qu'il ait le timbre *-ē* en judéo-persan alors que les formations adjectivales utilisent un suffixe *-ī* dès les plus anciens textes persans, judéo-persan inclus⁴⁷⁵ ? Faut-il alors voir dans le timbre du tadjik une réinterprétation du suffixe comme *-ī* d'adjectivation puisque la forme peut être employée comme adjectif ?

En fait, ces deux hypothèses ne s'excluent peut-être pas l'une l'autre. Shaked propose cette origine pour la forme du judéo-persan tandis que Windfuhr s'intéresse au tadjik. Étant donné qu'il est difficile d'expliquer le /ī/ du tadjik en partant du /ē/ judéo-persan, l'idée de deux formations indépendantes paraît alors la plus plausible. En outre, le morphème ne semble être attesté nulle part entre le judéo-persan du XI^e siècle et le tadjik contemporain, et l'on voit mal comment la forme a pu se transmettre de l'un à l'autre état de langue. De plus, ils ne recouvrent pas le même domaine géographique : nord-ouest pour le judéo-persan, nord-est pour le tadjik. Ainsi, avec, et un problème du timbre, et un

⁴⁷¹ Respectivement Shaked 1986, p. 402 et Windfuhr 2006, p. 263.

⁴⁷² Shaked renvoie à Lazard 1963, pp. 327-338, § 449-472.

⁴⁷³ Lazard 1963, pp. 337-338, § 470-472.

⁴⁷⁴ Perry (2005, pp. 271-272) évoque cette comparaison mais en concluant à une « homomorphy » des deux, ce qui n'explique pas l'origine de notre forme.

⁴⁷⁵ Lazard 1963, p. 168, § 94. Le timbre /ī/ de ce suffixe est déjà présent en moyen perse *-īg* (Skjærvø 2009b, p. 262). Voir les exemples du type mp. *ābīg* > pers. *ābī* (MacKenzie 1970, p. 4).

problème de localisation géographique, il est donc peu vraisemblable qu'il y ait eu continuité entre les deux.

8.4.3. Emplois

Dans ses occurrences en judéo-persan, cette forme *-gy* apparaît toujours employée de manière prédicative, sans ajout de la copule. Peut-être serait-ce là une autre raison de ne pas y voir la même forme en tadjik où, même si elle peut avoir cet emploi, elle est avant tout analysée comme un second participe⁴⁷⁶. Il est toutefois à noter qu'en judéo-persan, cette forme correspond à un participe hébreu quand elle se trouve en traduction⁴⁷⁷. Serait-elle une forme de participe employé sans copule comme le sera plus tard le participe en *-a* ? Dans TE₁ comme dans le *Tafsīr de la Genèse*, elle semble fonctionner telle une forme finie du passé, par exemple en (3). Shaked⁴⁷⁸ pensait qu'elle n'était jamais employée à une autre personne que la troisième personne du singulier, c'est-à-dire avec une désinence zéro et y voyait un éventuel fruit du hasard dû au type de textes où on la rencontre ; ce qui est vrai pour les 33 occurrences de TE₁. Cependant, dans une étude récente sur le *Tafsīr de la Genèse*, Shaked⁴⁷⁹ donne une occurrence de deuxième personne du singulier (3b). Cette forme serait donc à analyser pour ce texte judéo-persan comme un participe employé seul. Etant donné que dans TE₁, les participes en *-a* sont toujours accompagnés de la copule, pouvons-nous supposer que l'auteur recourrait à cette forme en *-gē* comme un participe employé de manière autonome, à l'image du *Tafsīr de la Genèse* ? C'est d'autant plus probable que les deux textes illustrent le dialecte du nord-ouest mais les exemples manquent pour statuer définitivement sur sa nature.

(3) a. p' b'l' 'yn pswq n'm m" rwz 'z qybl yhw dh 'y'd **krdgy**

« avant ce verset, il a mentionné le nom de ces quarante jours pour Judah » (TE₁ 15, 36-37)

b. 'z 'n qybl ky tw n' **rsydyg** j'rtym p' 'n mcwt krdn

« pour cette raison que tu n'es pas encore arrivé à l'accomplissement des préceptes » (TG 40, 31)

⁴⁷⁶ Lazard 1956, pp. 169-172 ; Rzehak 1999, p. 76 ; Perry 2005, pp. 271-274 ; Windfuhr 2006, pp. 263-268. L'influence de l'ouzbek a-t-elle pu provoquer ce glissement d'un emploi prédicatif à un emploi participial ? Ou, si la forme tadjik n'a pas de lien avec celle du judéo-persan, le tadjik a-t-il créé cette forme sous influence de l'ouzbek ? Cette question reste ouverte.

⁴⁷⁷ Shaked 1986, p. 395 à propos de TE₁ 117, 6-7.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 401.

⁴⁷⁹ Shaked 2003, p. 207.

Par ailleurs, faut-il considérer cette forme *-gē* comme analogue à un prétérit ou à un parfait ? Shaked a d'abord proposé d'y voir un prétérit, mais plus récemment il lui attribue une valeur de parfait⁴⁸⁰. Les exemples en (3) tendraient effectivement à préférer un sens de parfait, c'est-à-dire un fait passé avec des conséquences dans le présent⁴⁸¹. Un problème demeure alors, celui de la présence du suffixe *-ē* ici. S'il s'agit du suffixe qui marque l'habitude dans le passé ou l'hypothèse irréaliste, on comprend mal son rôle dans les formes en *-gē* du judéo-persan, d'autant plus en (4), où il n'y a justement aucune place, ni pour l'habitude, ni pour l'irréel.

(4) 'yn n' š'hysth hst p' qybl 'n ky n' 'n hst ky tgyyr p' mwr'd-y 'w **bwd°g°y**

« cela ne peut être possible parce qu'il n'a pas changé son intention » (TE₁ 16, 13-14)

Sur les 33 occurrences de TE₁, 32 sont écrites par la première main et seulement 1 par la seconde. Gindin⁴⁸² avance que ce trait serait une variante stylistique. Mais le fait que cette forme n'apparaisse que dans TE₁ et dans le *Tafsīr de la Genèse*, comme le fait que ni les textes du nord-est, ni ceux du sud ne la présentent, plaideraient en faveur d'un trait dialectal du nord-ouest⁴⁸³.

⁴⁸⁰ Respectivement Shaked 1986, p. 400 et Conférence donnée à Hambourg le 17 août 2010 dans le cadre de l'Université d'été sur le judéo-persan organisée par l'Asien-Afrika-Institut de l'Université de Hambourg. Nous ne comprenons pas bien la position de Gindin (2007, III, Morphology, § 7.1.2.4) qui intitule l'étude de ce suffixe « Perfect suffix », et qui en parle dans les lignes suivantes comme d'un « simple past ».

⁴⁸¹ Pour ce sens de parfait, voir Lazard 1963, p. 337, § 470 et pour le persan contemporain, Lazard 2006b, p. 136, § 138 et pp. 138-141, § 142.

⁴⁸² Gindin 2007, III, Morphology, § 7.1.2.4.

⁴⁸³ Lazard (2006d, § 3.5) en fait un des traits de langue qui incitent à voir dans ces textes, TE₁ et le *Tafsīr de la Genèse*, des représentants du dialecte du nord-ouest.

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

Les allomorphes des désinences personnelles, mais surtout leur vocalisation en judéo-persan, permettent de mieux comprendre la répartition actuelle entre le persan d'Iran d'une part, et le tadjik et le dari d'autre part (allomorphes et prononciation de certaines terminaisons en /ē/ conservés dans les seconds). En judéo-persan, la désinence peut s'attacher au participe passé dans les formes composées. Dans le persan en écriture arabe, la désinence manque parfois, par économie, notamment quand plusieurs verbes coordonnés se rapportent tous à la même personne.

Au sujet de l'évolution majeure qu'a connue la diathèse, le passif synthétique du moyen perse a peu à peu disparu au profit d'un passif périphrastique. Seul le judéo-persan a conservé cette ancienne forme suffixée en *-ih-* tandis que, dès les plus anciens textes rédigés en écriture arabe, elle a été remplacée par un passif analytique composé du participe passé et d'un auxiliaire. Si cet auxiliaire a, au départ, oscillé entre *āmadan*, « venir », et *šudan*, « aller », « devenir », le second s'est imposé au plus tard au XIII^e siècle. Lorsque les deux auxiliaires étaient en concurrence, c'est parce qu'une nuance était à l'œuvre : avec *āmadan*, l'action passive serait davantage envisagée dans le déroulement de son procès, tandis que *šudan* marquerait l'état découlant de ce procès.

Quant aux formes non conjuguées du verbe, infinitif et participe passé, leur évolution s'est produite en parallèle : une ancienne forme a disparu au profit d'une nouvelle, très peu utilisée en moyen perse. L'infinitif plein a cédé la place à l'infinitif apocopé, et le participe du type *kard* à la forme suffixée *karda*. Cette évolution est achevée dès la fin du XIII^e siècle pour le second processus alors que, pour le premier, la forme ancienne n'a plus cours dans certaines régions à cette même époque mais s'est maintenue dans d'autres jusqu'au début du XVI^e siècle.

A propos du participe, une autre forme, en *-gē*, a retenu notre attention. Bien qu'elle ait été uniquement employée dans les textes judéo-persans du nord-ouest, où elle reste même rare, cette forme a posé deux problèmes. Le participe passé tadjik en *-gī* en découle-t-il, malgré la différence du timbre vocalique ? En outre, s'il semble bien qu'il faille interpréter cette forme comme un participe employé prädicativement, sans copule, à l'instar de son emploi dans le *Tafsīr de la Genèse*, il reste impossible d'en saisir la valeur. Est-elle l'équivalent d'un parfait, d'un prétérit ou d'autre chose encore comme le laisse entendre le suffixe *-ē*, si toutefois il s'agit bien du même morphème que dans les formes

kardē ? Ces questions renvoient à d'autres, qui, elles, concernent les catégories verbales que sont le temps, l'aspect et le mode.